



**BERNARDO CARVALHO**

Cet écrivain a beaucoup voyagé et fui son pays. Pour, in fine, à 50 ans, en apprécier les clichés.



# Le retour en grâce

**B**ernardo Carvalho est un romancier brésilien de 50 ans qui en paraît dix de moins, et qui a longtemps voulu être autre chose qu'un romancier brésilien, «*la possibilité de nier l'identité nationale est un atout comme écrivain*». Puis, «*être brésilien, ça va peut-être changer, mais jusqu'ici on n'est rien avec ça : à quoi sert de travailler pour une nation qui ne l'est pas pour de vrai ? Qui ne fournit ni éducation ni santé, ni rien ?*»

Brésilien, il l'est pourtant et d'abord par son histoire familiale : son arrière-grand-père, le maréchal Rondon, met huit ans à traverser l'Amazonie et il est

le premier à le faire et installe le télégraphe. Les Indiens l'aiment. Plus tard, le père de l'écrivain achète des terres pour trois fois rien et déforeste ce que

**«Lula a compris qu'il fallait rendre visible le Brésil réel, le mettre dans le marché. Le pays a entièrement changé, c'est tragique pour l'élite.»**

l'aïeul avait arpenté. Plus tard encore, il revend tout. Il est mort avant la publication en 1993 du premier livre de son fils, *Aberration*.

Né à Rio quatre ans avant la dictature, Bernardo a grandi dans un pays où,

comme dans l'Espagne franquiste, les marqueurs culturels de l'identité brésilienne et à commencer par le football et la samba et «*étaient associés à la droite,*

*donc à rejeter*». Quand il est enfant, un voisin militaire colle des drapeaux sur les fenêtres pour la fête nationale. Bernardo les déchire. Le militaire le traite d'apatride.

A l'université, il lit Beckett, Blanchot, Bataille, et vient trois mois en France pour assister aux cours de Foucault au Collège de France, à ceux de Gilles Deleuze à Saint-Denis. Il a 20 ans, parle à peine le français, vit la liberté : «*La première séance de Foucault à la-*

A Paris, le 22 septembre.

PHOTO BRUNO CHAROY

*quelle j'ai assisté était sur le sexe des éléphants. C'était pour moi un délire, mais un délire pour le bien.*» Devenu journaliste et correspondant à Paris en 1990, il interviewe deux fois Claude Lévi-Strauss, qui a débuté son travail au Brésil : «*Il était très strict, très impressionnant et il avait ce qu'on appelle au Brésil un "esprit de porc", l'esprit de contradiction.*» Bernardo n'en est pas dépourvu. Il parle portugais, français, anglais, lit l'espagnol et apprend depuis six ans le chinois. Son nouveau roman, *Ta mère* (Métailié), se passe à Saint-Petersbourg et en Tchétchénie. Ce sont des femmes qui parlent, des mères russes dont les hommes ou les fils disparaissent dans les charniers stalinien ou caucasien. Il sait les faire parler comme si c'était lui. Le Brésil est un grand pays, mais la terre est plus grande et ses personnages lui appartiennent.

Dans *Mongolia*, ils étaient en Mongolie. Dans *Neuf vies*, en Amazonie. Dans *le Soleil se couche sur São Paulo*, tantôt à Osaka, tantôt à São Paulo. C'est là qu'il vit, dans cette ville aimée : «*Ce n'est pas un cliché brésilien. Elle est très moche, très polluée, très vivante, très cosmopolite. Il y a des pauvres chinois exploités par des mafias chinoises, des pauvres boliviens exploités par des mafias coréennes, des juifs et des Arabes partout, des soupçons d'Al-Qaeda. Et on peut y voir des vautours en plein centre.*» C'est peut-être la «ville Lula», puisque, dit-il, «*Lula a compris qu'il fallait rendre visible le Brésil réel, le mettre dans le marché. Le pays a entièrement changé, c'est une situation tragique pour l'élite, mais elle n'y peut rien : désormais, la population existe et même ces gens ont besoin d'elle pour vivre. En même temps, tout est banalisé, car c'est un marché de gens non éduqués, qui aiment les choses les plus vulgaires.*». Enfant privilégié, Bernardo a lui aussi regardé des telenovelas et se souvient de *Jungle de pierre*, l'une des plus célèbres. Il a vécu à New York, beaucoup voyagé, toujours dans l'angoisse, comme pour mieux se détruire pour apprendre. Peu à peu, il a aussi senti que ses livres ne pouvaient être que ceux d'un Brésilien, et il a même fini par aimer la samba.

PHILIPPE LANÇON